

BULLETIN

SEPTEMBRE 2018

La seizième assemblée annuelle à Sainte-Thérèse



Notre Société a tenu son assemblée annuelle le 15 septembre dernier. C'est la première fois que nous nous réunissons dans une église des frères mennonites, l'Église chrétienne de Sainte-Thérèse, accueillis par le pasteur Robert Dagenais.

Richard Lougheed rappela les deux activités commémoratives que nous avons menées cette année. Dans la première, Julie Bérubé et Alain Gendron ont souligné visuellement le 500^e anniversaire de la Réforme et retracé pour les participants certaines activités de notre Société. La seconde a été la tenue d'un colloque le 26 mai 2018, avec des présentations par quatre étudiants et professeurs sur leurs dénominations, lequel a été encore un succès rejoignant des chercheurs et quelques observateurs. Les derniers numéros du *Bulletin* en ont largement fait état.

Notre président ajoute régulièrement à la généalogie franco-protestante en ligne dans Ancestry.ca et il en est rendu à 19 151 noms. Si quelqu'un pouvait installer un programme de généalogie sur notre site, Richard pourrait faire une mise à jour de ce qui s'y trouve déjà.



Quelques participants: Howard Ransom, Zacharie Leclair, Richard Lougheed, le pasteur Robert Dagenais et Luc Mercier

Plusieurs personnes se mettent en contact avec nous via ce site et y réagissent.

Richard se dit fier de nos accomplissements : le public curieux dispose de ressources sérieuses et multiples pour comprendre le franco-protestantisme. Il rend finalement hommage au Bureau de direction et à ceux qui font avancer les choses ainsi qu'à nos membres fidèles. Merci à tous !

Jean-Louis Lalonde a continué de voir à la parution du *Bulletin* comme par les années passées. À l'occasion du quinzième anniversaire, nous avons préparé un *Bulletin* plus long qui faisait état de nos réalisations depuis le début. Bien des facettes ont été évoquées et notamment nos liens avec d'autres sociétés et les réalisations de l'Héritage Feller. Des articles intéressants sur les Bibles anciennes ou les églises d'immigrations plus récentes

ont particulièrement été appréciées. Paraîtra cet automne le recueil des numéros 41-60 avec un index pour mieux en faire voir la richesse.

Une des réalisations importantes de notre secrétaire est la parution de son livre qui retrace l'histoire des 175 ans de l'église Saint-Jean à Montréal en la situant dans le contexte religieux et social du Québec au cours de toutes ces années. On en lira une présentation critique plus loin dans ce numéro.

Le secrétaire lance à la fin un souhait, celui de voir se réaliser une étude sociologique sur l'évolution des communautés franco-protestantes au Québec depuis cinquante ans. Notre Bureau se penchera sérieusement sur la question.

Nous recevons de notre trésorier des informations claires et détaillées sur l'état des recettes et des déboursés

pour l'année 2017-2018. Nos finances se portent bien et permettent à notre Société de soutenir correctement les activités envisagées. Nos membres pourront le constater à l'annexe du procès-verbal qu'ils ont reçu de façon électronique.

Les autres membres du Bureau ont rappelé l'organisation du Mémorial Express prévue pour le 20 octobre prochain et déjà annoncé dans nos numéros précédents. Il y a 65 places et plusieurs sont déjà retenues. Julie et Alain prévoient rencontrer des responsables d'églises et d'associations. Il s'agit de les sensibiliser à notre existence et de voir comment on pourrait développer des liens, ou comment on peut les aider à préserver leur propre histoire ou leur patrimoine immatériel. Julie est proactive. Ces rencontres pourraient aussi rejoindre des pasteurs déjà favorables à nos activités.

Afin de toucher d'autres personnes que nos seuls adhérents, Alain pense exploiter encore le site Facebook et même créer une *Lettre de nouvelles* propre à notre Société.

La numérisation de *L'Aurore* se poursuit et atteint maintenant 1923. La Société s'est réjouie d'apprendre que, grâce à Richard Strout, nous avons pu récupérer les originaux correspondants qui se trouvaient jusque là à la FTÉ. Souhaitons que cela continue. Afin de décider comment nous pourrions exploiter ce qui a été numérisé, Alain et Richard formeront un comité spécial



Une vue des participants à la conférence de l'après-midi.

sur la question.

Comme nous avons décidé qu'un comité verrait à organiser aux moins deux activités par année, il faudra qu'il se penche sur la deuxième à venir. Peut-être une nouvelle journée d'étude pour le printemps prochain ou autre piste? Nos lecteurs peuvent au besoin nous faire part de leurs attentes.

L'après-midi a été consacré à l'histoire de l'action des frères mennonites dans les Basses-Laurentides et particulièrement à Sainte-Thérèse. Richard Loughheed a évoqué ce qui s'était fait dans le village d'alors par les missionnaires depuis le début de l'action de la Société missionnaire franco-canadienne jusqu'au 20^e siècle, le travail d'ensemble apparaissant un peu décousu.

Puis Zacharie Leclair a pris la relève pour nous rappeler l'action des frères mennonites à partir de 1961. Ils ont profité d'un réveil sur la Rive-Nord de Saint-Eustache à Saint-Jérôme. Ernest Dyck y a fait un travail considérable. Ainsi, un groupe d'immigrants portugais (famille d'Arminda Franco) s'était établi

à Sainte-Thérèse. Désirant s'intégrer à la majorité francophone, ce groupe a profité de la visite chez lui de Clyde Shannon pour se joindre à l'œuvre amorcée par Ernest Dyck et lui-même sur la Rive-Nord de Montréal. L'église commence très modestement au début des années 1960 dans des perspectives assez conservatrices. Pourtant quelques années plus tard, dans le contexte de la contestation de 1968 et du mouvement hippie, Guy Lavoie, qui avait connu les «Jesus Freaks» lors d'un voyage en Californie, entre en contact avec le pasteur Ernest Dyck qui l'accueille dans sa communauté. Lavoie rejoindra plusieurs autres jeunes du CEGEP de Sainte-Thérèse dont Claude Leclair (le père de Zacharie). C'est ainsi que le conférencier pouvait évoquer avec plusieurs des membres présents l'évolution de son église. L'historique détaillé de cette communauté devrait paraître dans notre prochain numéro. (En attendant, relire dans notre numéro 33, p. 4-6, l'article sur les débuts des frères mennonites au Québec, il y a plus de cinquante ans.)

Le rôle du libéralisme théologique dans le déclin de l'église méthodiste canadienne-française de 1850 à 1925

ALLAN SWIFT

Cet article est un bref résumé d'un mémoire de Maîtrise en théologie présenté à la Faculté de théologie évangélique (FTÉ) à Montréal en 2017. Cette étude vise à montrer que l'arrivée de la théologie dite libérale dans l'église méthodiste francophone au Canada au tournant du 20^e siècle a joué un rôle néfaste dans son ministère.

De 1840 à 1920, des centaines de familles canadiennes-françaises ont abandonné l'église catholique romaine qui avait dominé la société québécoise

pendant des siècles pour se tourner vers le protestantisme. Elles avaient été rejointes par cinq dénominations, mais nous avons fait porter notre recherche sur l'une d'entre elles seulement, l'église méthodiste.

Le réveil historique des débuts commença à fléchir, et deux générations plus tard, on constata un déclin plutôt rapide du nombre de membres des églises et des enfants dans les écoles franco-protestantes. Des historiens en ont donné diverses raisons. Ils ont noté que la vaste émigration des Canadiens français hors du Québec – surtout aux États-Unis

– au tournant du siècle a décimé les églises protestantes. Ils soulignent aussi l'anglicisation des protestants francophones à cause du système d'éducation discriminatoire à leur égard. Ils ajoutent les persécutions par les autorités ecclésiastiques catholiques. Finalement, ils mettent en évidence l'intérêt grandissant des dénominations pour l'Ouest canadien au détriment de l'œuvre francophone au Québec. Ces raisons nous apparaissent justes pour l'ensemble des protestants, mais nous croyons que, chez les méthodistes, un facteur supplémentaire de ce déclin est dû à un change-

ment dans leur approche théologique de l'évangélisation.

Soulignons trois éléments qui y ont contribué. D'abord, dès le début du 19^e siècle, des églises protestantes en Europe et en Amérique du Nord adoptent une nouvelle approche critique de la Bible : on questionne sa véracité et sa pertinence. Il s'agit souvent de forcer l'harmonisation de la Bible avec la science et l'humanisme. Ensuite, au milieu du siècle, apparaît la théorie de l'évolution de Charles Darwin. Un théologien contemporain est d'avis qu'elle a nui à la prédication de l'Évangile. Selon lui, « elle présente une explication sur l'existence de toutes choses sans un Créateur ou un législateur moral ; les personnes qui l'acceptent ne voient nul besoin de Dieu ou d'une cause première. Par conséquent, elles se coupent de ce que la création, la raison, la conscience et la Providence ont pour mandat de faire : les conduire à Dieu¹. » En dernier lieu, à la fin du siècle, la notion libérale de l'œcuménisme – préconisant l'union de toutes les Églises chrétiennes en une seule – étouffe le ministère d'évangélisation. Comme résultat de ces tendances, la Bible n'est plus considérée comme fiable, scientifique, acceptable sur le plan éthique.

Ces approches ont aussi touché les Églises canadiennes. Dans son article de 2010 intitulé « The Liberalization of the United Church », le professeur Kevin Platt de la Redeemer University, Hamilton, Ont., écrit que le libéralisme dominait les grands séminaires en Europe vers la fin du 19^e siècle et que les jeunes méthodistes et presbytériens canadiens qui y avaient étudié revenaient au pays avec des idées en conflit avec le consensus évangélique qui prévalait alors dans leurs dénominations.

Protestantisme évangélique

« L'ensemble des protestants évangéliques partagent ces trois points : le caractère normatif de la Bible à la fois sur le plan théologique et pratique, l'importance d'une conversion personnelle, l'universalité du message de l'Évangile et l'importance de le faire connaître » (Fédération Évangélique de France, 2006)

Libéralisme

« Mouvement qui s'éloigne de l'orthodoxie traditionnelle dans un effort

d'harmoniser la Bible avec la science et l'humanisme ainsi que d'autres champs séculiers. [...] Il en résulte souvent un reniement des doctrines bibliques de base comme la Trinité, la divinité de Christ, sa naissance virgine, sa résurrection et le salut par la grâce. » (The Christian Apologetics and Research Ministry, Nampa ID)

À partir des ouvrages et périodiques de l'époque et suivant l'avis d'autres plus récents, nous croyons que l'église méthodiste était au départ évangélique et partageait la doctrine biblique orthodoxe, mais qu'elle a été corrompue par la théologie libérale. Cette théologie l'a par la suite amenée à abandonner la prédication de l'Évangile au Canada français. Cette vision des choses nous apparaît plus fondamentale que les raisons économiques évoquées plus haut. Diverses autorités semblent épouser notre point de vue.

Le fondateur du méthodisme, John Wesley (1709-1791) lui-même, décédé avant l'arrivée du libéralisme, avait servi à ses lecteurs cet avertissement prophétique : « Je ne m'inquiète pas que le peuple dit méthodiste puisse cesser d'exister en Europe ou en Amérique. Mais je m'inquiète qu'il n'existe que comme une secte morte, ayant la forme d'une religion sans sa puissance. C'est ce qui arrivera assurément à moins qu'il ne tienne fermement à la fois à la doctrine, l'esprit et à la discipline qu'il avait à l'origine². »

Déjà en 1875, les méthodistes canadiens pouvaient voir l'orthodoxie menacée dans la société en général par les livres populaires et les magazines. De plus, en se référant à Charles Darwin et autres auteurs, William Scott, secrétaire de l'église méthodiste canadienne, disait à l'assemblée annuelle, à Kingston, Ont. : « L'infidélité [...] s'est installée dans le milieu scientifique de notre temps, mais elle se trouve souvent dans les foyers chrétiens. »

Edward Hartley Dewart, théologien méthodiste canadien, a écrit dans le *Canadian Methodist Magazine* en 1897 : « C'est un fait indéniable qu'une bonne partie de la pensée théologique actuelle va dans le sens d'une dépréciation de l'inspiration et de l'autorité des Saintes Écritures. »

La question inquiète aussi d'autres

dénominations. Témoin cet article écrit en 1896 par l'évangéliste et pasteur baptiste Théodore Lafleur qui constate que plusieurs de ses collègues dans la foi, influencés par le libéralisme, questionnent le besoin de continuer l'évangélisation des Canadiens français. Le théologien libéral John MacKay, directeur du Manitoba College (presbytérien), écrit explicitement en 1928 que les protestants n'ont pas le monopole du message en s'activant dans le champ missionnaire prétendant que seuls la Bible et le Christ sont nécessaires pour le salut.

Il ajoute, dans les perspectives œcuméniques d'alors, que l'Église catholique « a bien servi le peuple canadien-français ». Il est évident que de telles affirmations ne pouvaient que nuire à l'effort d'évangélisation des francophones. Le pasteur Hervé Finès (1923-2007), éditeur de deux *Albums* sur le protestantisme francophone, a ce regard rétrospectif : « Malheureusement, le rationalisme allait mettre un terme au zèle évangélique au Canada vers la fin du siècle dernier [...]. Une apathie aidée de mondanité, le matérialisme et les soucis de ce monde s'infiltrèrent [dans la société]. L'Église Française Canadienne en fut atteinte³. »

Le libéralisme suscite aussi des débats entre leaders et théologiens dans les séminaires et les media. Ainsi, Dewart pose une question rhétorique, dans un autre article du *Methodist Magazine and Review* en 1899 : « Peut-on nier la fiabilité de l'Ancien Testament et rejeter l'approche néotestamentaire de l'Ancien, sans saper la foi chrétienne dans la Bible? » Pour lui, c'est une conséquence inévitable. Notre mémoire l'illustre largement : saper la Bible c'est saper la foi qui va à son tour saper la vitalité de l'Église.

En conclusion, nous reprendrons la formule d'Hervé Finès qui constate qu'en 1925, au moment de l'intégration des méthodistes dans l'Église Unie, « il ne restait à peu près rien de l'œuvre méthodiste [...] de ce temps ».

Le mémoire sera disponible sous peu à la bibliothèque de la Faculté de théologie évangélique.

1. John MacArthur, Commentaire sur Les Actes des Apôtres, Chicago, Moody Press, 1996.

2. « Thoughts Upon Methodism », 1786.

3. *Album II du Protestantisme français en Amérique du Nord*, L'Aurore, 1988, Montréal.

Implantation et croissance des églises des baptistes de l'Association au Québec, 1944-1963

JERRY THOMAS,
INSTITUT BIBLIQUE DU QUÉBEC

Le texte qu'on va lire est le pendant de l'étude parue dans notre Bulletin n° 49 qui parlait de la «Prédominance pentecôtiste dans l'évangélisme francophone au Québec (1921-1963)». Il est apparu intéressant de voir quel rôle avaient joué les baptistes de l'Association pour la même période. Nous tenons à remercier Jerry Thomas pour cette contribution originale à notre Bulletin.

Du début des années 1920 à celui des années 1960, les églises des groupes évangéliques qui avaient occupé jusque là l'avant-scène de l'évangélisation francophone au Québec voient leur nombre diminuer alors que celui des baptistes de l'Association, des frères chrétiens et des pentecôtistes prennent de plus en plus d'importance même si leur croissance est limitée.

Le cas des baptistes de l'Association illustre bien ce changement¹. Leur théologie anticatholique les amenait à penser que les catholiques francophones au Québec avaient besoin d'un salut que ne leur apportait pas leur Église. Cette approche valorisait l'évangélisme et la multiplication de nouvelles communautés protestantes. Cette façon de voir était aussi partagée par les pentecôtistes et les frères chrétiens où elle a produit les mêmes effets.

Durant la période 1921-1963 (qui est celle de notre étude), ces trois groupes ont établi au total plus de cinquante nouvelles églises francophones dans quinze des dix-sept régions administratives actuelles du Québec, chaque regroupement d'églises comptant en gros en fin de période le même nombre de communautés. La prééminence de ces trois groupes ira se renforçant dans les années 1960 après la Révolution tranquille.

Dans cet article, nous évoquerons le rôle des anglophones canadiens dans l'expansion du mouvement baptiste de l'Association de même que celui de l'Église catholique qui, grâce à son emprise sur la société québécoise, réussira à limiter la croissance de ce groupe, comme celui des autres d'ailleurs².



Institut biblique Béthel de Lennoxville

Notons finalement que, durant cette période, les baptistes de l'Association se distinguent des pentecôtistes et des frères chrétiens en ce qu'ils ont moins bien réussi qu'eux à recruter des pasteurs indigènes et à former des communautés uniquement francophones. En effet, plusieurs de leurs églises étaient bilingues au départ. De plus, ils n'ont pas mis sur pied leur propre institut biblique pour former leurs ouvriers, utilisant plutôt celui des frères chrétiens, l'Institut biblique Béthel de Lennoxville. Ayant commencé leur œuvre plus tard que celle des deux autres groupes, les baptistes de l'Association constituaient le plus petit des trois. Cependant, avec les années 1960, ils abandonnèrent l'approche bilingue et, dès 1974, eurent aussi leur propre école biblique. À la suite des recommandations du comité formé de J. Alexanian, É. Beau et W. Phillips, ce sera SEMBEQ, inauguré le 12 janvier 1974 à l'église Béthel de Saint-Laurent (voir www.sembeq.qc.ca)



La nécessité d'évangéliser les catholiques francophones au Québec

L'implantation des églises francophones baptistes de l'Association est due à la vision de deux hommes qui étaient convaincus qu'il fallait prêcher l'Évan-

gile aux catholiques québécois : W. S. Whitcombe et Wilfrid Wellington. Whitcombe, professeur au Toronto Baptist Seminary (TBS), avait rencontré dans le train deux étudiants canadiens-français. Deux choses l'avaient frappé : le pouvoir de la hiérarchie catholique au Québec et la condition



Toronto Baptist Seminary, image actuelle

spirituelle des Canadiens français. Il réussit à convaincre le Séminaire de rendre l'étude du français obligatoire et, pour sa part, il se voua à l'évangélisation des francophones pour le reste de ses jours³. De son côté, Wellington, gradué du TBS et pionnier dans l'implantation d'églises au Québec, avait discuté de la transsubstantiation avec un prêtre à Amos en Abitibi à la fin des années 1930. Le prêtre soutenait que l'hostie consacrée devenait Dieu alors que Wellington affirmait que l'hostie n'avait pas changé de nature. Cette divergence le convainquit qu'il fallait rejoindre les Canadiens français pour leur expliquer la vérité et ainsi les libérer de la dépen-

dance spirituelle où ils se trouvaient⁴.

Les nouveaux groupes émergents durant cette période croyaient que les catholiques québécois avaient besoin d'être sauvés parce que les enseignements de leur Église dans bien des cas n'étaient pas bibliques. De telles convictions les encourageaient à valoriser l'évangélisme et l'implantation d'églises. C'est dans cette perspective qu'Élisée Beau a commencé à œuvrer au Québec à partir de 1958. Lui aussi parle d'un échange avec un prêtre où l'évangéliste pointe du doigt les conséquences du sacrifice décisif du Christ. Selon Beau toujours, d'après l'épître aux Hébreux, les prêtres n'étaient pas nécessaires puisque Jésus était l'éternel et seul prêtre souverain ; comme le sacrifice de Jésus avait définitivement répondu à la colère de Dieu, le sacrifice de la messe n'y ajoutait rien. Ce même sacrifice amenait aussi la justification du pécheur et conduisait à la perfection ; en conséquence, il n'y avait nul besoin des indulgences ou du purgatoire⁵.

Il apparaît clairement pour ces premiers évangélistes que l'Écriture ne justifie pas la nécessité d'une Église qui serait médiatrice de la grâce ni le besoin de sacrements qui serviraient à la communiquer, vision pourtant au cœur de l'explication catholique. Pour eux, une telle approche s'éloigne carrément de la Bible et laisse les fidèles dans des ténèbres spirituelles « que seul le salut en Christ peut éclairer⁶ ». Selon Lorne Heron, cet autre planteur d'églises au Canada français, l'insistance de l'Église catholique sur les œuvres empêche ses fidèles de voir que le salut ne s'obtient pas de cette façon mais par la foi⁷.

Le Séminaire baptiste de Toronto (TBS), fréquenté par des étudiants venus des églises ontariennes pour la plupart, a été une pépinière d'ouvriers dont les W.S. Wellington, Murray et Lorne Heron, Yves Hurtubise et Tom Carson sont parmi les plus connus⁸. Ces premières églises informelles furent par la suite officiellement intégrées au Fellowship Baptist à sa création en 1953⁹. Comme le rappelle

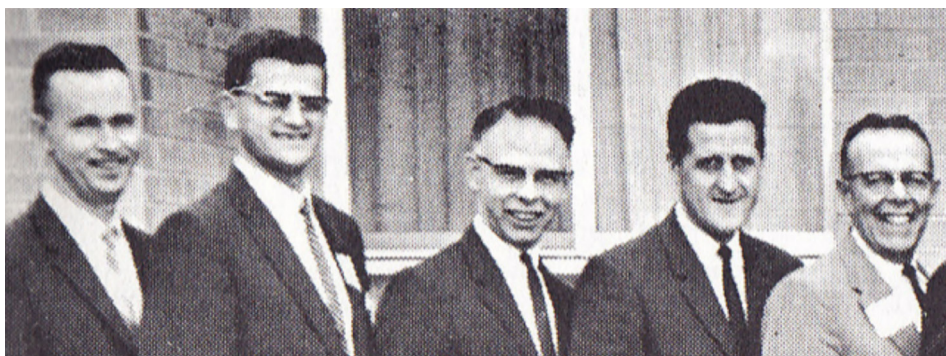


Élie Beau

Lorne Heron dans son historique des baptistes francophones de l'Association, « les Églises de l'Ontario et le Toronto Baptist Seminary s'avérer[ont] des tremplins importants pour l'œuvre missionnaire au Québec¹⁰ ». William Phillips, aussi parmi les premiers ouvriers baptistes québécois, a écrit un historique plus détaillé de l'Association francophone ; pour lui, avant les années 1960, le mouvement était essentiellement anglophone et ses animateurs se recrutaient dans le reste du pays¹¹. Son

1963, les baptistes de l'Association ont presque rejoint les pentecôtistes et les frères chrétiens, en nombre de communautés, même si ce n'est pas en nombre de membres.

Quatre des six églises de l'Association furent implantées avant 1953 en Abitibi. La toute première fut fondée par Wellington et son épouse Edna en 1944 à Val-d'Or. C'est le point de départ qui mènera ultérieurement à la Fellowship Baptist French Church in Quebec. Les baptistes ont donc commencé plus tard (1944) que les pentecôtistes (1921) et les frères (1934). Cette première église



L. Heron, G. Cotnoir, W. Phillips, J. Flahaut, W. Wellington

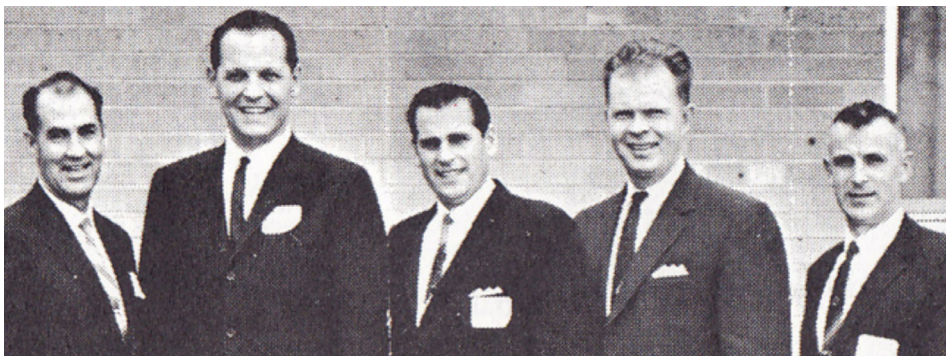
origine canadienne est donc essentielle pour comprendre le mouvement baptiste de l'Association au Québec.

La phase des églises bilingues (1944-1953)

On peut distinguer deux phases dans l'implantation baptiste francophone au Québec. La première va de 1944 à 1953 et connaît une croissance modeste

baptiste évangélique était bilingue et ne comptait au début que six membres francophones et six membres anglophones. Les francophones déménagèrent ailleurs si bien que Lorne Heron, ayant remplacé Wellington en 1948, dut reconstituer une communauté en 1953. Il rassemblera bientôt autour de lui un groupe de vingt-cinq personnes¹².

Wellington s'est occupé de deux



Y. Hurtubise, G. Freeland, E. Keefe, M. Heron, W. Ewin (v 1985)

essentiellement confinée à la lointaine Abitibi au nord-ouest de la Province. La seconde va de 1954 à 1963 après la formation de l'Association canadienne et connaît une plus large implantation. Les églises se multiplient de sorte qu'en

autres églises en Abitibi. Il en a établi une bilingue à Malartic, près de Val-d'Or en 1946 et contribué à mettre sur pied celle de La Sarre, au nord de Val-d'Or, près de la frontière ontarienne à une date ultérieure¹³. Cette dernière a eu comme



Source : Internet

Église de Val d'Or dans les débuts.

Source : Album 1, p. 64

Église baptiste de la foi, Drummondville

pasteur François-Xavier Trudel. Selon Keefe, ce fut la première église baptiste unilingue française de l'Association¹⁴. Yvon Hurtubise a remplacé Wellington à Malartic en 1949¹⁵. D'après Phillips, la stratégie de Wellington comprenait « la prédication en plein air, les visites de porte-à-porte, la distribution de brochures et le recrutement d'aides venues des églises ontariennes ». Il note aussi que l'investissement de ces églises s'est traduit par un flux régulier d'hommes et de femmes prêts à aller dans le nord pour soutenir l'œuvre en s'y engageant à court terme en tant que missionnaires laïcs¹⁶.

La quatrième église (française ou bilingue) en Abitibi apparut en 1947 quand Murray Heron devint le pasteur de l'église anglophone de Rouyn. Il note qu'au TBS « les besoins spirituels des Canadiens français étaient souvent présentés par différents prédicateurs lors des services quotidiens ». Dès le début, il invita les Canadiens français à des rencontres en plein air. La première fois, Murray Heron, Alice Moore et Eileen Veals furent arrêtés¹⁷. Malgré ces difficultés, ils offrirent un service en français à l'église baptiste anglophone, la transformant en église bilingue¹⁸.

Un autre étudiant du Séminaire de Toronto, Tom Carson, déménagea en 1948 de Montréal à Drummondville au Centre du Québec afin d'y établir une église bilingue (Église baptiste de la Foi), ouvrant ainsi une nouvelle région aux groupes évangéliques francophones. L'année suivante, sept personnes se sont présentées au service en français¹⁹. Finalement, une sixième église, l'église baptiste Montclair, fut formée en 1951, trois ans après que Wellington se soit établi dans la ville de Hull (dans l'Ontario, aujourd'hui dans Gatineau)²⁰.

C'est ainsi qu'en 1953, année qui marque la fin de cette première phase d'implantation, les baptistes de l'Association étaient essentiellement concentrés en Abitibi, avec un pied-à-terre dans deux autres régions. Cinq de ces



Source : Album 1, p. 64

Communauté de l'église baptiste Montclair v 1960

Le pasteur est alors Tom Carson, qui apparaît avec son épouse au 1^{er} rang à gauche

six petites églises étaient bilingues. Tout un contraste avec les pentecôtistes et les frères chrétiens qui n'avaient fondé que des églises de langue française. Il faut savoir que, dans les années 1960, les baptistes de l'Association modifièrent leur approche par le bilinguisme, car, selon Phillips, elle ne parvenait pas ainsi à obtenir un leadership francophone puisque, dans les églises bilingues, les anglophones tenaient le haut du pavé et payaient les plupart des factures²¹.

La deuxième phase d'implantation francophone (1954-1963)

La deuxième phase de cette période commence en 1954 avec l'implantation de trois églises hors Abitibi, à Coaticook, Maniwaki et Valleyfield. Hurtubise déménage à Valleyfield en

1954 et y établit une église bilingue. Wilson et Trudy Ewin s'installent à Coaticook, William et Blanche Phillips viennent à Maniwaki, et cette dernière église également bilingue adhéra formellement à l'Association en 1957²².

Elle a été la première directement soutenue par la dénomination manifestant ainsi son soutien à l'orientation francophone²³. D'ailleurs, l'Association mit sur pied en 1958 un Comité de la mission française²⁴ ce qui donna plus d'importance à l'œuvre en cette langue au Québec. Cette même année, chapeauté par ce même comité, Murray Heron, réussit à obtenir des secours financiers d'autres églises hors Québec ; il quitta d'ailleurs son poste de pasteur pour se consacrer exclusivement aux ministères en français²⁵. On voit donc que les

églises canadiennes fournirent non seulement des ouvriers mais financèrent le travail en français qui prenait alors son essor. Cependant, même dans les années 1960, presque toutes les églises francophones dépendaient encore financièrement des églises baptistes anglophones de l'Association²⁶.

D'autres églises naquirent à Asbestos-Danville, Sherbrooke, Montréal, Sept-Îles, Saint-Georges de Beauce, Saint-Jean-d'Iberville et Longueuil²⁷. À la fin de notre période d'étude, on voit que les baptistes de l'Association avaient réussi à implanter seize églises, soit francophones soit bilingues, dans neuf des régions administratives du Québec et que l'Ontario continuait de fournir les ouvriers, bien qu'il en vienne alors aussi du Québec et de l'Europe.



Image plus récente de l'église de Valleyfield

Une croissance très modeste

Les statistiques de l'Association indiquent qu'en 1970, 542 personnes assistaient au culte, et on comptait 371 membres. Phillips précise que l'assistance a doublé au cours des années 1960, d'où on peut inférer qu'elle était possiblement de 270 en 1960²⁸. Toutefois, la moitié des seize églises comptait des assistances variant de 23 à 30²⁹. Si on se dit que l'assistance moyenne pourrait être de 20, l'assistance totale donnerait 320 personnes. Par comparaison, en 1963, les pentecôtistes comptaient dix-sept églises avec une assistance minimale estimée à 800 fidèles et les frères, qui ont dix-huit églises, regroupent des assistances de 450 personnes au total. Les baptistes de l'Association ont donc le plus petit nombre de présences au culte même s'ils ont à peu près le même nombre d'églises que les deux autres groupes émergents. Ces nouveaux groupes qui oeuvrent au Québec comptent 51 églises avec une assistance de 1600 personnes³⁰. Alors que les groupes plus anciens ont décliné, les trois groupes que nous avons suivis ont connu une croissance continue mais, de toute évidence, elle est demeurée fort modeste.

Des convertis mal vus ou persécutés

Si la théologie protestante anticatholique a favorisé la croissance du nombre d'églises, il faut voir que l'antiprottestantisme catholique l'a par contre limitée. Le clergé tout puissant a souvent nuï à l'action des ouvriers baptistes et fait pression sur les Canadiens français ou leurs employeurs pour créer divers obstacles à la conversion. Les récits des ouvriers et des convertis baptistes recoupent l'expérience vécue par les frères ou par les pentecôtistes³¹.

Yvon Hurtubise, un pasteur baptiste avec trois enfants, « a trouvé très difficile de se loger parce que les gens

avaient été prémunis contre [lui] », ce qui l'amenait à déménager souvent. À Valleyfield, au moment des réunions, les gens ouvraient les portes de l'édifice et y lançaient des pierres³².

Selon Blanche Phillips, les enfants d'une famille qui fréquentait l'église baptiste de Maniwaki furent malmenés à l'école catholique qu'ils devaient fréquenter. Un jour, la religieuse demanda aux élèves quels étaient les enfants qui étaient allés à l'église baptiste le dimanche précédent. Ceux qui avaient répondu oui « furent mis en pénitence dans un coin avec un bonnet d'âne sur la tête. On permettait à leurs camarades de les frapper ou de leur donner



Image actuelle de l'église de Maniwaki

des coups de pied en passant³³. » Dans un autre domaine, le gouvernement du Québec, dans le cadre de l'aide à la colonisation, distribuait des semences ou accordait des sommes d'argent pour aider les petites fermes de la région, mais ceux qui assistaient au culte baptiste ou recevaient les baptistes chez eux n'y avaient pas droit. En effet, « c'est le curé de l'endroit qui en contrôlait la distribution selon son bon vouloir³⁴ ». Lorsque Blanche et son mari William déménagèrent à Maniwaki, « le curé décréta en chaire que personne n'avait le droit de vendre ou de louer une propriété » à ces « communistes³⁵ ».

Lorne Heron indique que les catholiques francophones n'avaient pas le droit d'entrer dans une église protestante, de lire la Bible ou d'autres documents publiés par les non-catholiques. Souvent lorsqu'il distribuait des Nouveaux Testaments et des traités de porte en porte, un prêtre le suivait, ramassait ce qu'il avait laissé, pour le brûler dans le poêle de la maison³⁶. D. A. Carson note qu'il « n'était pas rare que les convertis soient ostracisés dans leur propre famille ou, s'ils tenaient un

commerce, qu'on réussisse à le faire fermer³⁷.

L'exemple le plus connu de persécutions catholiques à l'endroit des baptistes francophones au Québec fut l'emprisonnement d'évangélistes prêchant dans les rues de Val-d'Or. On y procéda à 37 arrestations d'ouvriers entre 1949 et 1953 et ils reçurent l'équivalent de sept ans de prison si on additionne les sentences reçues. Blanche Philips avance que les conseils municipaux de plusieurs municipalités de l'Abitibi étaient « incités à agir ainsi par le clergé catholique local », comme l'indique Beau par ailleurs. Un prêtre a même admis avoir dérobé des lettres au bureau de poste et les avoir brûlées en flagrant délit avec les lois canadiennes. Il a reçu une amende de 100\$ (de l'ordre de 1000\$ aujourd'hui)³⁸.



Le cas de Les Barnhart illustre à sa façon ce que devaient endurer les baptistes qui prêchaient dans les rues de La Sarre en 1950. Des reporters de l'*Evening Telegram* de Toronto ont été témoins de ces rencontres en plein air. Ils écrivent que cinq « évangélistes baptistes ont dû essuyer un déluge d'œufs, de pommes de terre ou de débris, ont été battus et finalement incarcérés sous les yeux de 250 résidents complices ». Les baptistes se sont vus assaillis par des fiers-à-bras qui les ont frappés à l'épaule ou battus de coups de poing. Les journalistes affirment encore que, durant une rencontre en plein air la semaine précédant leur

passage, « les pompiers avaient utilisé les tuyaux à incendie pour arroser les participants³⁹ ».

C'est le contrôle par l'Église catholique au Québec du domaine de l'éducation qui a le plus dérangé les baptistes de l'Association et les autres groupes évangéliques. Le système d'éducation était alors divisé entre les protestants anglophones et les catholiques francophones. Cette division obligeait les franco-protestants à fréquenter l'école anglaise, ce qui conduisait le plus souvent à leur anglicisation, affaiblissant par le fait même les églises francophones. Cette anglicisation a d'ailleurs été un des principaux facteurs du déclin des anciennes dénominations protestantes au Québec.

Conclusion

Bref, les baptistes de l'Association devinrent un des groupes les plus importants du Québec français à partir des années 1960 à cause de leur croissance en nombre mais aussi du déclin des groupes plus anciens, le tout résultant de leur croissance continue, fruit de leur position théologique anticatholique qui favorisait une évangélisation du milieu et la multiplication des églises. Leurs communautés furent significativement soutenues par les églises canadiennes, mais leur croissance fut en partie bloquée par l'antiprotestantisme catholique qui profitait de sa position dominante au Québec pour leur mettre des bâtons dans les roues.

(Traduction de Jean-Louis Lalonde)

Note – A titre complémentaire, on consultera avec profit le court survol historique donné par Élisée Beau dans l'*Album I du protestantisme*, 1972, p. 61-63 qui couvre la période de l'article et va un peu au-delà. On y précise aussi la position doctrinale de cette dénomination. Voir également la notice théologique dans notre *Bulletin* n° 26, p. 5 par Jason Zuidema. L'historique est complété pour la période ultérieure par l'*Album II du protestantisme*, 1988, p. 19-28.

On aura noté aussi par les références infrapaginales les nombreux ouvrages qui ont retracé différents moments de l'histoire de l'Association et de ses ouvriers. On s'y reportera. Notre *Bulletin* avait particulièrement parlé de Muray Heron dans son n° 47, p. 11-12, et d'Élisée Beau, n° 22, p. 8-9 (voir ces numéros sur notre site). Le site www.pionniersquebec.com présente

de longues interviews audio-visuelles des pasteurs Beau, Cotnoir et Keefe notamment.

JLL

1. La littérature qui parle de l'évangélisation des francophones au Québec se réfère généralement au protestantisme à cause du contexte catholique, bien que l'évangélisme proprement dit soit apparu ultérieurement comme une branche du protestantisme. Cependant pour les besoins de cet article, les deux termes sont ici interchangeables.
2. Pour mesurer l'impact de l'approche catholique anti-protestante sur les groupes plus anciens, on se reportera à Dominique Vogt-Raguy, « Les communautés protestantes francophones au Québec, 1834-1925 », thèse de Ph D, Université Michel-de-Montaigne, Bordeaux III, 1996, p. 926-927.
3. Ernie Keefe, Betty Keefe et Ginette Cotnoir, « Fellowship Baptist Churches in French Canada », dans *A Glorious Fellowship of Churches: Celebrating the History of the Fellowship of Evangelical Baptist Churches in Canada, 1953-2003*, Michael Haykin et Robert Locky (éd.), Guelph: Fellowship of Evangelical Baptist Churches in Canada, 2003, p. 61; William Phillips, *Miracles des temps modernes au Québec*, Montréal, L'Ouvrage française de l'Association, 1999, p. 11-12.
4. Lorne Heron. *Un petit gars de la ferme : Une histoire de l'évangélisation des Canadiens français au Québec au 20^e siècle. Une autobiographie*. Montréal, Éditions SEMBEQ, 2011, p. 43, 188. Selon lui, une troisième personne, John Boyd, a aussi contribué à démarrer l'œuvre baptiste francophone au Québec. Boyd était le pasteur de l'église anglophone de Sudbury en Ontario, mais il utilisait la radio pour rejoindre et évangéliser les Canadiens français. *Ibid.*, p. 186-188.
5. Élisée Beau, *Une vie sous l'appel du Berger : Mémoires d'Élisée Beau*, Montréal, Éditions SEMBEQ, 2005, p. 80, 88-89.
6. Don Carson, *Memoirs of an Ordinary Pastor: the Life and Reflections of Tom Carson*, Wheaton, Crossroad Books, 2008, p. 40-41.
7. Heron, *Petit gars*, p. 123.
8. Haykin and Locky, *Glorious Fellowship*, p. 62.
9. *Ibid.*, p. 63. The Fellowship of Evangelical Baptists in Canada (FEBC) (L'Association des baptistes évangéliques du Canada) a été formée en 1953 par la fusion de l'Union of Regular Baptist Churches of Ontario and Quebec et du Fellowship of Independent Baptist Churches of Canada. La première avait fondée en 1927 à TBS (sous l'impulsion de Shields). [Sur le schisme baptiste et le mouvement fondamentaliste canadien, voir par exemple Jean-Louis Lalonde, *Des loups dans la bergerie*, p. 252-254 et 257 et, pour un exemple de répercussion au Québec, la biographie de Arthur Saint-James en ligne. Voir aussi dans Wikipedia - Baptists in Canada.]
10. Heron, *Petit gars*, 185.
11. Phillips, *Miracles*, p. 36.
12. Heron, *Petit gars*, p. 44-45, 51-52, 119.
13. Jean-Louis Lalonde, *Des loups dans la bergerie: les protestants de langue française au Québec, 1534-2000*, Éditions Fides, 2002, p. 256; Heron, *Petit gars*, p. 44-45..
14. Ernest Keefe: *God in the Midst of the Events that Shook Quebec: Autobiography of Ernest Keefe* Montréal, Éditions SEMBEQ, 2017, p. 192.
15. Heron, *Petit gars*, 190.
16. William Phillips, *Modern Day Missionary Miracles*, Montréal, Fellowship French Mission, 1998, p. 16.
17. Murray Heron and Ginette Cotnoir, *Footprints Across Quebec: the Autobiography of Murray Heron-Pioneer Missionary to Quebec*, Dundas, Joshua Press, 2001, p. 21, 26, 30-33.
18. Phillips, *Miracles*, p. 20.
19. Carson, *Memoirs*, p. 61-62; Lois Hurtubise Tessier, *L'Apprenti du Charpentier: Biographie d'Yvon Hurtubise*, Montréal, Éditions SEMBEQ, 2009, p. 109; Hervé Fines, *Album du Protestantisme français en Amérique du Nord*, Montréal, L'Aurore, 1972, p.64.
20. Fines, *Album*, p. 64. Herve Fines, *Album II du Protestantisme français en Amérique du Nord*, Montréal, L'Aurore, 1988, p. 24.
21. Phillips, *Miracles*, p. 36.
22. Voir Jerry Thomas, *The Predominance of Pentecostals, Brethren, and Fellowship Baptists in French Evangelicalism in Quebec, 1921-1963*, mémoire de MA, Briercrest Seminary, 2016, p. 106-107.
23. Blanche Phillips, *Servant for Jesus' Sake: Biography of William L. Phillips*, Montreal, Éditions SEMBEQ, 2009), p 65-66; Fines, *Album*, p. 64.
24. Keefe, *Autobiography*, p. 254.
25. Heron and Cotnoir, *Footprints*, p. 85-86.
26. Phillips, *Miracles*, p.38.
27. Voir Thomas, *Predominance*, p. 107-109. Gabriel and Nita ont oeuvré en français à Victoriaville de 1957 à 1960, mais une source baptiste avance qu'on y a créé une église permanente seulement dans les années 1960 parce qu'on y avait cueilli que « peu de fruits ». Il est donc possible qu'il n'y ait pas eu d'église en 1963, à la fin de notre période d'étude. Haykin and Locky, *Glorious Fellowship*, o. 71; Grace Reeves, William Phillips, and Fred Vaughan, *Fellowship Baptist Trailblazers: Life Stories of Pastors and Missionaries*, III, Belleville, Guardian Books, 2004, p.82, 87. Phillips indique que Cotnoir a commencé son ministère à Victoriaville en 1959 dans Phillips, *Miracles*, p. 31. Il donne aussi, p. 32, la liste des églises avec leurs pasteurs.
28. Haykin and Locky, *Glorious Fellowship*, p. 98; Phillips, *Miracles*, p.42-43.
29. Thomas, *Predominance*, p. 110.
30. Pour plus de précisions sur ces calculs, voir Thomas, *Predominance*, aux pages 68, 90 et 115.
31. *Ibid.*, p. 67-71, 90-93.
32. « Rev. Yvon Hurtubise », dans Reeves, Phillips, and Vaughan, *Trailblazers*, III, p. 167. Le périodique des frères chrétiens, *News of Quebec*, paru à la même époque, note qu'un évangéliste francophone avait de la difficulté à se trouver un logement parce que « le curé rencontrait son propriétaire et réussissait à le convaincre qu'il ne devait pas héberger ces gens qui prônaient une religion dangereuse », *News of Quebec*, 1954, p. 4.
33. Blanche Phillips, *Servant*, p. 71.
34. *Ibid.*
35. Haykin and Locky, *Glorious Fellowship*, p. 65. La Loi du Cadenas adoptée 1937 accordait au Gouvernement du Québec « des pouvoirs considérables concernant tout groupe ou toute assemblée suspectés de communisme ». Un autre groupe baptiste, celui de la Mission de Grande-Ligne, indique qu'en cette même année, les prêtres traitaient de « communistes » en public les franco-protestants de leurs champs de mission. W. Nelson Thomson, « Witness in French Canada », dans *Baptists in Canada: Search for Identity Amidst Diversity*, Jarold Zeman (éd.), Burlington, G.R. Welch Company, 1980, p. 56.
36. Lorne Heron, *Petit gars*, p. 50, 119.
37. Carson, *Ordinary Pastor*, p. 69.
38. Lorne Heron, *Petit gars*, p. 192, Annexe I, p. 173-78; Blanche Phillips, *Servant*, p 43; Fines, *Album*, p.72.
39. Don Delaplante, « Egg, Kick, Jail Baptists as Que. Police Look On, » *Toronto Evening Telegram*, 24 July 1950, p.1, cité dans Murray Heron, *Footprints*, p. 51-54. Keefe, dans son *Autobiography*, donne de nombreux autres exemples appuyés par des témoignages personnels de la pression sociale catholique à l'égard des membres de l'Association baptiste qu'il s'agisse d'enfants, d'ouvriers ou de convertis.

AUGER, RAOUL (1912 – 1977)



AUGER, Raoul, vendeur, gardien, ministre de l'Évangile en Louisiane, fondateur de la première église baptiste Landmark au Québec. Né le 13 décembre 1912 à Sainte-Croix de Lotbinière et décédé à Québec le 20 mai 1977. Il avait épousé Jeanne Tétreault le 20 avril 1940 à Drummondville. Tous deux sont inhumés au Cimetière Mount Hernon à Québec.

Raoul Auger est le fils d'Arthur Auger (1875-1966), journalier, et d'Amanda Martel (1877-1952) ; il est né le 13 décembre 1912 et a été baptisé le jour même à l'église catholique de Sainte-Croix de Lotbinière. Au recensement de 1921, ils habitent à Montréal dans le quartier Saint-Jacques et son père est encore journalier alors que lui va à l'école. Il a cinq frères et sœurs. Nous ne savons pas s'il a étudié longtemps ni ce qui l'a amené à Drummondville.

C'est là qu'il épouse à l'église catholique, le 20 avril 1940, Jeanne Tétreault (née à Ham-Sud le 19 août 1920), encore mineure selon les critères de l'époque. Ils auront deux filles, Reine (5 Janvier 1941) et Rita (4 Janvier 1942).

Alors que tous deux sont catholiques jusque là, le changement se produit à Cap-de-la-Madeleine en 1949. Raoul travaille à l'importante usine des pâtes et papiers St. Lawrence Paper Mills (ancêtre la Kruger) et un collègue de travail, un Monsieur Lacombe, lui

fait connaître les frères chrétiens, mouvement auquel il adhère. Son épouse et ses enfants demeurent cependant catholiques, encouragées par le curé qui considère que l'approche biblique du chef de famille l'a fait dérailler et Raoul n'a jamais pu aborder la question avec elles. Toutefois, des problèmes de santé l'obligent à quitter l'usine. Aidé de son épouse, il tient alors, de 1952 à 1959, un commerce d'importations de produits mexicains (jupes, cuir ciselé, et autres produits semblables) qu'il vend à domicile par démonstration. Plusieurs vendeurs travaillent avec lui.

En 1956, le couple s'établit à Berthierville et continuent de vendre des produits mexicains mais il ne va plus à domicile. Comme Raoul aime passer ses hivers au Mexique, il y entend parler des plantes médicinales parmi lesquelles la Red Indian dont la vente exigerait moins de travail que la boutique. En 1959, il devient vendeur itinérant pour ce produit jusqu'à son départ pour le sud des États-Unis.

En effet, Raoul déjà habitué à trouver au sud de la chaleur durant l'hiver décide carrément d'émigrer en Louisiane, où en plus on parle encore français. En juin 1963, le couple et ses deux filles y déménagent. Reine avait épousé à l'église catholique de Berthierville en 1960 Jacques Gauthier, soudeur de son métier, dont elle aura quatre enfants¹. Ce dernier trouve sur place de l'emploi dans la grande compagnie d'ingénierie McDermott. Grâce à ses relations, il obtient pour son beau-père Raoul un poste de responsable de l'accès aux zones de chargement et de déchargement. Pour sa part, Rita rencontrera sur place en 1964 Rolland Vallière (septembre 1940-2005), un soudeur canadien qui venait tout juste aussi d'immigrer. Elle l'épousera cette même année à l'église catholique de Morgan City.

Après ces réajustements familiaux, grands changements religieux. Les églises Landmark sont particulièrement actives dans le sud des États-Unis (notamment en Louisiane, dans l'Alabama et le Mississippi), et Raoul

a choisi de s'y rattacher peu après son arrivée. Cette fois son influence sur la famille est déterminante. Comme le dit sa fille Reine, « c'est justement à cause de la différence entre la religion catholique au Québec et la religion en Louisiane que nous avons commencé à nous poser des questions et qu'après avoir lu la Bible, nous avons réalisé que mon père avait raison; c'est pourquoi que nous l'avons laissé nous guider vers l'Église baptiste où nous avons tous fait profession de foi en mai 1965 ».

Ils habitent à Amélia à quelques kilomètres à l'est de Morgan City², et se rattachent à l'église missionnaire baptiste locale de Bayou-Chêne. Fort de sa nouvelle appartenance, Raoul Auger vient visiter les autres membres de sa famille au Québec en 1967 et voit qu'il pourrait se lancer dans l'évangélisation de son ancien milieu. Il est ordonné au ministère de l'Évangile par son église le 26 février 1968 alors qu'il a 56 ans. L'Assemblée des anciens le recommande comme missionnaire à l'étranger... ce sera le Québec.

Les églises Landmark ont une approche fondamentaliste du salut. Pour eux, la Bible est la référence ultime, elle est inspirée, infaillible, inerrante et indique la voie à suivre pour diriger sa vie en conformité avec ses enseignements. Elles privilégient en anglais la version King James (que certains veulent maintenant traduire en français). Ces églises sont dispensationalistes, distinguant les phases de révélation selon les objectifs de Dieu à chaque étape. *En Lui...*, le livre écrit par son épouse en 1979, explique la position de ces églises qui font remonter leur tradition du baptême à celui administré par Jean le Baptiste (immersion complète) et montre comment cette tradition a gardé intacte cette approche primitive à travers les âges. Comme ces églises affirment qu'elles sont bibliques et authentiques, elles ne sauraient accepter de frayer avec des églises qui ne le sont pas. Pour ce qui est du repas du Seigneur, elles jugent qu'on doit obligatoirement le faire ter-

miner par le lavement des pieds que Jésus avait administré à ses disciples. La citation des Proverbes 22.28 semble résumer leur approche conservatrice et justifier leur nom de Landmark : « Ne déplace pas *la borne ancienne* que tes pères ont posée ». Et la Second 21 va encore plus loin dans le sens symbolique de ce texte en indiquant : « Ne déplace *la limite ancienne*, celle que tes pères ont fixée ».

Les Auger vendent leurs biens en Louisiane et déménagent au Québec le 1^{er} avril de cette même année 1968³. Dès le 19 mai, ils établissent la première église missionnaire Landmark à Berthierville (en fait entre Berthier et Lanoraie) avec six membres, mais elle en comptera plus tard jusqu'à 200. C'est le pasteur de la paroisse d'origine de Bayou-Chêne, Douglas Stuart, qui présidera à son inauguration et, fin décembre, à l'arrivée d'un nouveau pasteur, la communauté fait état déjà de vingt-quatre membres.

Dans le prolongement de l'action de Bayou-Chêne, plusieurs des pasteurs louisianais viennent au Québec pour épauler les implantations ou prêcher ; six des membres de Lanoraie fondent l'église de Fabreville le 14 mai suivant, guidés par trois anciens issus de la paroisse du sud des États-Unis. Dans le même temps, on ouvre un point de mission à Granby qui connaîtra un essor considérable à Sainte-Cécile-de-Milton (à 15 km plus au nord) sous le vocable de l'Église de l'Amour. Le 15 août 1970, elle comptait 40 membres et c'était Raoul Auger qui était devenu leur pasteur. Cependant les membres de Fabreville ayant déménagé se retrouvèrent dans cette église, fermant par le fait même leur église d'origine.

Les frères missionnaires baptistes Landmark du sud continuent d'épauler le champ missionnaire qui se développe et, le 27 mars 1973, ils consacrent Guy Dion en le plaçant à la tête de l'Église baptiste de l'Amour. Peu auparavant, Raoul Auger avait amené au Seigneur cinq personnes de Berthierville et les avait invitées à se rattacher à celles de Sainte-Cécile où



Devant : Bernard Tétreault, Wallace Lapierre, Jeanne Auger, Benoit Nadeau, Raymond McLean
Derrière : Germain Poulin, R. Lesage, Réal Larochelle, André Normandin, Marcel Desjardins,
vers 1985

elles y furent baptisées le 3 septembre 1972. C'est ainsi que se développera la Mission baptiste de la Foi sous l'action de Guy Dion et Raoul Auger. Finalement, Bernard Tétreault⁴ en prit charge en 1975 et pour des années.

Par essaimage de membres, l'Église de l'Amour organisa une église à Saint-Georges-de-Beauce, Raoul Auger étant leur pasteur pour trois mois ; il ne restait pas longtemps à ses postes, puisqu'il donnait priorité à l'implantation, la relève dans ce nouvel endroit venant de Germain Poulin le 1^{er} février 1976.

Confiant en son Seigneur, Raoul Auger, même s'il est atteint d'un cancer, réussit à rejoindre quelques personnes dans la ville de Québec et y ouvre la Mission baptiste de la Vérité avec l'assistance de Germain Poulin. Le 8 mai 1977, il donne sa dernière prédication, entre à l'hôpital et y cède le 20 mai suivant.

En moins de dix ans, il avait donc réussi à mettre sur pied au Québec quatre missions baptistes Landmark, obtenu 273 professions de foi, y établissant une œuvre durable. D'autres prirent la relève comme Raymond McLean, pasteur à Dolbeau (créé par essaimage), et Wallace Lapierre dans la Vieille capitale. En 1984, c'est treize églises de cette appartenance qu'on

trouve dans la Province.

Son épouse lui rend hommage au début du livre intitulé *En Lui...* qu'elle écrit pour expliquer les positions Landmark. Jusqu'à 1986, elle est membre de l'Église de l'Espérance à Saint-Georges-de-Beauce où elle traduit en français la littérature venue des églises Landmark du sud destinée aux écoles du dimanche. Plus tard, elle déménagera à Sainte-Cécile-de-Milton où sa fille en prendra soin. Elle se joindra à l'Église de l'Amour. Jeanne Tétreault sera en relation avec tous les ministères du Québec jusqu'à sa mort. Atteinte d'un cancer en 2000, elle devra alors habiter dans une résidence particulière à cause des soins infirmiers nécessités par son état. Elle décédera à Granby le 17 février 2005 à l'âge de 85 ans. Ses cendres reposent à Québec aux côtés de son mari. L'approche Landmark est profondément ancrée dans sa famille puisque Reine Gaulin est membre de l'Église de la Palestine à Farnham ainsi que sa fille Linda, sa petite-fille Pamela et son arrière-petite-fille Gabrielle.

Note – L'histoire des églises Landmark au Québec resterait à écrire. On constate qu'après 1984, le nombre d'églises de ce regroupement diminue un peu. Des pasteurs importants comme Bernard Tétreault, André Normandin,

Raymond McClean s'en distancient en 1987 sur l'obligation de lier lavement des pieds et Sainte-Cène ; ils préfèrent se rattacher à l'Union baptiste. C'est une Église qui a stimulé l'appel au ministère chez plusieurs personnes et ses membres ont été très dynamiques pour l'évangélisation au Québec, bien que plusieurs l'aient quittée par la suite. Il semble que certaines de ses communautés aient fait quelques légers compromis disciplinaires avec le temps (tenue des femmes par exemple) mais l'essentiel est demeuré inchangé.

Si on se fie aux inscriptions de l'état civil du Québec en juin 2018 pour les églises qui ont au moins un pasteur, on trouve actuellement huit communautés Landmark dans la Province. Ce sont les églises de la Charité (Sherbrooke, voir l'historique en ligne), de la Grâce (Lavaltrie), de la Miséricorde (Saint-Hyacinthe), de la Palestine (Farnham qui rejoint aussi Sainte-Sabine et L'Assomption) et de la Fraternité (Saint-Damien, rattachée à la précédente), de l'Amour (Saint-Cécile-de-Milton), de l'Espérance (Saint-Georges), de l'Alliance missionnaire baptiste Landmark

(L'Épiphanie). Elles ne rejoignent pas nécessairement un grand nombre de membres, mais ce nombre semble suffisant pour justifier la présence d'un pasteur et les activités d'une communauté à ces endroits. Voir les sites Internet de ces églises au besoin.

Jean-Louis Lalonde

Sources

- Auger, Jeanne (Tétreault), *En Lui...*, Saint-Georges-de-Beauce Est, à compte d'auteur, 1979, 271 p., spécialement l'historique des p. 9-12.

- Site des églises en ligne.

- Nous devons beaucoup aux échanges avec sa fille Reine Gaulin qui nous a éclairé sur la carrière de son père et sur l'évolution de sa famille. Nous avons pu obtenir également les témoignages plus sommaires de Raymond McLean, Guy Dion et Richard Lougheed.

1. Elle en divorcera en 1977 et se remariera au civil le 24 juin 1978 avec Maurice Gaulin. Tous deux étaient alors membres de l'Église baptiste de l'Amour dont Guy Dion était pasteur et il leur servira de témoin.
2. Située à 140 kilomètres à l'ouest de La Nouvelle-Orléans, ce gros village a une population de 12 000 habitants. La plupart des informations qui suivent sont extraites du livre *En Lui...* (p. 9-12) [à compte d'auteur] écrit par son épouse Jeanne Tétreault, reprises dans *l'Album II du protestantisme* (1988), p. 30-31, au besoin complétées par sa fille Reine Gaulin.
3. Toute la famille les suit. Cependant, il apparaît ensuite plus facile à Rolland Vallière de trouver un emploi

à son compte comme soudeur en Louisiane et il y retourne avec son épouse en 1970. C'est là qu'ils élèveront leurs quatre enfants.

4. Sans lien de parenté avec son épouse.

Autres biographies

Nous avons placé en ligne dans notre site shpfqbiographies.siteweb.ca/ plusieurs des biographies qui y étaient déjà prévues. Celle de Louis Martin (1859-1932), ex-prêtre qui hésite entre son sacerdoce et l'amour pour sa famille; celle du presbytérien Toussaint Lefebvre (1851-1904), pasteur qui avait épousé la fille adoptive de Chiniquy, Mina Morais; celle de Arthur Saint-James (1861-1947), pasteur baptiste qui a travaillé autant aux États-Unis qu'au Canada et qui s'est rallié au mouvement fondamentaliste canadien en 1927. Nous avons complètement remanié notre ancienne version de la biographie du pasteur Jean-Baptiste Lhôte (1802-av. 1870) qui a œuvré avec les premiers missionnaires évangéliques canadiens avant de devenir professeur aux États-Unis. On trouvera aussi sur le site celle d'Edward Ryckman, (1830-1916), cet anglophone méthodiste qui a défendu l'évangélisation en français au début du 20^e siècle, et finalement le pasteur Adam Burwash (1852-1896) qui a travaillé en français pour la Mission de Grande-Ligne.

PARUTIONS/LIVRES

Jean-Louis Lalonde, *Les 175 ans de l'église Saint-Jean, 1841-2016*, Montréal, Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, 592 pages avec illustrations et index.

RICHARD LOUGHEED

J'ai souvent encouragé Jean-Louis Lalonde à compléter sa recherche parce qu'il était le seul qui pouvait la faire. Malgré plusieurs trous dans l'information disponible et des difficultés à en obtenir autrement, il est arrivé à surmonter ces écueils et à produire une autre brique qui comble un vide. C'est important d'avoir l'historique d'une église francophone au centre de la ville de Montréal, appartenant à la plus grande dénomination protestante au Canada, et de la suivre ainsi pendant 175 ans. Jusque là, on n'avait qu'une brochure de 44 pages qui faisait un survol des 75 premières années. Lalonde a fait évidemment beaucoup de recherche pour vérifier et compléter l'information et tracer un portrait des années suivantes.

L'auteur s'intéresse aux femmes, aux origines ethniques des membres, à leurs métiers et

professions ; il offre des statistiques, des généalogies, parle du financement de la communauté, des groupes d'action sociale, de l'interaction de la paroisse avec son milieu immédiat aussi bien qu'avec les instances de la dénomination. Il emploie des sources très variées, thèses, procès-verbaux, témoignages oraux et utilise largement les journaux religieux *L'Aurore* et *Aujourd'hui Credo*.

C'est une église difficile à cerner à travers des époques différentes avec des gens de partout. Lalonde a choisi de diviser son histoire selon les mandats des pasteurs, ce qui donne une présentation commode et facile à suivre. Mais il les situe toujours en se référant au contexte changeant du Québec et de Montréal (guerres, crise économique et politique, vagues d'immigration et d'émigration, union d'églises).

En tant qu'historien, j'ai trouvé le livre passionnant, fourmillant d'informations : un texte historique fiable et écrit en bon français avec de multiples notes en bas de page, des tableaux statistiques et financiers, et de nombreuses annexes expliquant le contexte, et maintes illustrations. J'y ai trouvé des réponses à plusieurs de mes questions. Je ne suis que rarement en désaccord avec ses hypothèses. Il pose les bonnes questions et suggère des réponses éclairées ou au moins sensées.

Mais tous ne sont pas historien professionnel. Quel est l'intérêt pour les autres ? Cela dépend. L'ouvrage intéressera d'abord les membres actuels de cette communauté ou ceux qui y reconnaîtront certains de leurs ancêtres ; pour eux, cela rappelle, complète et met en contexte des souvenirs.

Jean-Louis Lalonde

Les 175 ans de l'église Saint-Jean

1841-2016



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME FRANCO-QUÉBÉCOIS

L'index très complet permet de retrouver facilement ceux qui y ont œuvré. Par ailleurs, le récit conserve bien les noms des membres engagés dans les comités, le groupe de dames, les jeunes, les anciens. Les lecteurs moins concernés peuvent sauter toutes ces indications et le détail des statistiques financières mais trouver plus loin des trésors. Ce livre relie l'histoire de Saint-Jean aux autres églises de la ville, en particulier celles des presbytériens et de l'Église Unie, et retrace en partie leur histoire, plusieurs s'étant ensuite rattachées à Saint-Jean.

Le croyant protestant d'une autre dénomination pourra quand même trouver intérêt à une telle histoire car elle donne un portrait de gens d'une autre époque souvent issus d'un autre pays arrivant avec leurs expériences semblables ou différentes, autant pour l'évangélisation, les conversions, les rejets, la persévérance, les crises financières et les conflits de personnalités tout comme les succès et les échecs.

Au lecteur catholique ou séculier, Lalonde fournit des éléments de sociologie d'un groupe marginal mais riche de son passé, apportant ainsi un autre son de cloche en rapport avec divers moments de l'histoire du Québec, comme les guerres, la Révolution tranquille et les référendums.

Pour d'autres historiens de protestantisme (ou de l'évangélisme) francophone, Lalonde a fourni une grille, des statistiques et des conclusions qui donnent de nouvelles pistes ou permettent des points de comparaison avec la tradition dominante protestante qui baptise des enfants et qui accepte une interaction avec la culture

environnante.

Pendant longtemps, cette communauté de l'Église Unie était très semblable aux autres églises franco-protestantes, mais elle semble avoir pris un virage au moment de la Révolution tranquille avec une assemblée très instruite et intégrée dans la société environnante. Cela se voit en particulier dans son engagement dans l'œcuménisme à partir des années 1960, créant des liens avec l'Église catholique et, plus récemment, en prenant une position favorable sur la question d'homosexualité. Même pour ceux qui verraient les choses autrement, le livre permet de mieux comprendre le processus et les raisons avancées pour justifier ces orientations. L'Église Unie a été pionnière dans plusieurs domaines. Lalonde, en bon historien, décrit les développements avec assez d'objectivité. Cependant il s'engage parfois en célébrant certaines initiatives et en regrettant d'autres comme le faible travail d'évangélisation du milieu attirant peu de nouveaux membres et le manque d'appui de l'Église anglaise pour aller dans ce sens.

On trouve à Saint-Jean une communauté très optimiste, très moderne (sauf pour l'orgue et la musique), très branchée sur la culture, très intellectuelle, très œcuménique, très créative avec constamment des nouveaux projets et comités, ayant eu des pasteurs et d'autres membres doués et très instruits, qui voulaient relier Bible et société présente. Une église qui pense, surtout au début, qu'il va de soi de rejoindre la culture de son milieu. Une assemblée qui profite des expériences des immigrants réformés de l'Europe, l'Afrique et l'Amérique

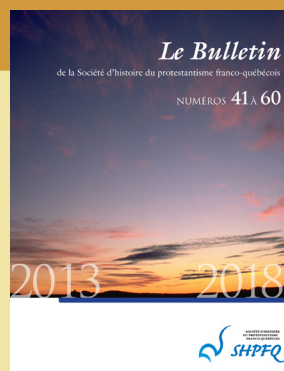
du Sud. Elle a déployé bien des efforts pour rejoindre les enfants ou dans l'œcuménisme, sans grands résultats en nombre de membres. Pourtant, la communauté semble avoir plusieurs leaders attirés par les idées progressistes dont certains aspirent au pastorat, même quand le nombre de membres diminue.

J'écris actuellement une histoire de la mission française de certaines dénominations évangéliques alors je perçois bien des parallèles avec l'évolution de Saint-Jean. La dernière partie de l'ouvrage couvrent les années d'après 1967 ; j'y vois comme une description anticipée des églises évangéliques d'aujourd'hui : moins de zèle, déclin du nombre de membres, perte de la jeunesse mais concentration sur les petits enfants présents, plus d'activités internes, tentatives de nouvelles structures sans résultats, bâtiments détériorés, leaders plus âgés et fatigués, problèmes financiers. On voit apparaître à Saint-Jean l'arrivée des immigrants plus tôt que dans les églises évangéliques mais rarement des nouveaux Québécois. Au contraire des églises plus évangéliques, on

voit dans cette communauté un fort intérêt dans des approches plus philosophiques, une interaction culturelle, communautaire et politique ; on note que plusieurs adhérents sont non résidents ainsi que, pour la période d'avant 1960, l'anglicisation de plusieurs à cause de la fréquentation des écoles anglaises. On voit également que les finances et l'organisation des francophones sont très tributaires de l'apport de l'Église anglaise (mais moins que chez les évangéliques).

En étant fils d'un pasteur de l'Église Unie, j'y ai retrouvé plusieurs situations vécues dans les années 1960. J'aurais aimé écrire un tel livre et j'aurais pu y ajouter certaines observations contextuelles, mais l'œuvre est cohérente en elle-même et bravo à l'auteur qui a su nous donner un tel portrait d'ensemble. Il est membre de la communauté de Saint-Jean depuis de nombreuses années et y a connu plusieurs des participants. Son expérience historique et ses années d'enseignement du français se reflètent dans cet ouvrage. Merci, Jean-Louis, pour cette contribution.

MAINTENANT DISPONIBLE



**Recueil des Bulletins
de la SHPFQ,
numéros 41 à 60**
278 pages, relié, couleurs

Édition papier : 38 \$
Édition électronique (pdf) : 25 \$
SPÉCIAL DE LANCEMENT :
Papier + pdf : 45 \$

Réservez le vôtre dès aujourd'hui !
agendron77@videotron.ca

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal : Bibliothèque nationale
du Québec et Bibliothèque nationale
du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ

4824, chemin de la Côte-des-Neiges,
bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Richard Loughheed :
(514) 482-0086

RESPONSABLES DU BULLETIN

Jean-Louis Lalonde : (514) 733-1783
Alain Gendron : (450) 447-7608